



01 - L'Aure



Une rivière dans la ville

Lors de sa fondation, il y a deux mille ans, la ville de Bayeux (l'antique Augustodurum) s'est étendue sur la rive occidentale de l'Aure, qui la traverse du sud vers le nord. Un grand nombre d'activités artisanales se sont développées depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au début du XX^e siècle sur les berges de la rivière.

Elle constituait tout d'abord une réserve alimentaire non négligeable, notamment au Moyen Age avec des variétés de poissons plus importantes qu'aujourd'hui. Une partie de la rivière en amont des vannes était d'ailleurs aménagée en réserve de poissons appelée « vivier de l'évêque », car ce dernier y avait droit de pêche exclusif.

Sur les rives étaient également installés les artisans grands consommateurs d'eau : [teinturiers](#), [tanneurs](#) ou blanchisseuses, comme en témoigne le lavoir que l'on peut encore voir sur l'autre berge depuis le parking d'Ornano.

L'eau était enfin utilisée comme source d'énergie, différents moulins exploitant la force hydraulique : moulin à grain pour la fabrication de la farine, moulin à tan pour l'obtention du tanin extrait de l'écorce de chêne indispensable au travail du cuir, ou [moulin à huile](#) de colza, produit essentiel pour l'éclairage aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Certains d'entre eux, tel celui du Coisel face à vous, appartenaient au Moyen Age à l'évêque. C'était une source de revenus pour ce dernier, les habitants devant obligatoirement payer une redevance pour cette utilisation.

La rivière a enfin orienté le développement de la cité. Des ponts en pierre ont été ainsi édifiés sur les principaux axes de circulation, notamment ici, rue de Nesmond, où l'Aure est canalisée dès le XIII^e siècle pour passer sous l'ancien hôtel-Dieu.





02 - Le Palais épiscopal



Un palais remontant au Moyen Âge

L'ancienne résidence des évêques de Bayeux est un ensemble architectural complexe. Il se développe, depuis le Moyen Âge, sur le flanc nord de la cathédrale autour d'une cour (1), d'un ancien cloître (2), et d'un jardin d'agrément (3).

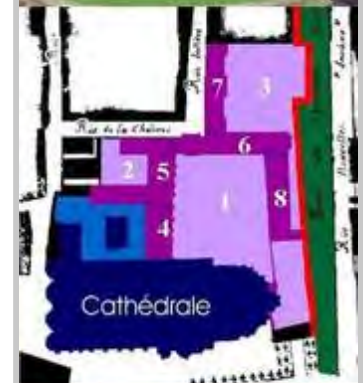
La place de la Liberté (1) est l'ancienne cour intérieure de l'ensemble épiscopal. Depuis 1793, les bâtiments saisis comme biens nationaux sont dévolus à l'administration civile. Au cœur du nouveau lieu de pouvoir est planté en 1797 un [platane](#), arbre de la Liberté qui donne son nom à la place actuelle.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, une galerie (4) reliait le palais à la [cathédrale](#) à l'emplacement de l'actuelle sacristie. Dans son prolongement, se développe la partie la plus ancienne du palais actuellement conservée (5), possédant une façade du XV^e siècle. Au rez-de-chaussée, on y trouvait l'officialité, c'est-à-dire le tribunal de l'évêque. L'étage abritait quant à lui les appartements du prélat.

L'aile en retour (6), qui date de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle, constituait l'espace d'apparat dans lequel l'évêque recevait ses hôtes de marque. On y trouve à l'étage la grande salle des audiences avec, dans son prolongement, la chapelle épiscopale particulièrement remarquable par son décor intérieur des XVI^e et XVII^e siècles.

La partie la plus majestueuse de l'édifice, qui abrite aujourd'hui l'hôtel de ville (7), est édifée entre 1768 et 1771. Le porche d'entrée, à l'angle des rues Laitière et de la Chaîne, fait également partie de ce programme d'agrandissement.

La cour intérieure est clôturée du côté des anciens remparts par un édifice du milieu du XIX^e siècle (8), remplaçant un bâtiment d'époque médiévale. Sa sévérité est en rapport avec sa fonction jusqu'au milieu du XX^e siècle : la maison d'arrêt de la ville.





03 - Les Abords du chevet de la cathédrale



Une cathédrale aux portes de la ville

La recomposition paysagère entreprise autour du chevet de la cathédrale permet de restituer l'édifice dans son environnement médiéval. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la cathédrale était en effet l'élément majeur d'un vaste complexe architectural aujourd'hui en partie démembré.

Elle est implantée à proximité des remparts est de la ville qui longeaient la rue Larcher actuelle. La porte de Saint-Vigor (A), tour fortifiée située à quelques pas de l'abside, était l'un des quatre accès de la cité. Elle fut démantelée en 1756.

L'entrée dans la ville s'effectuait en longeant l'église Saint-Etienne (B) dont le chœur était encastré dans le rempart. Fondée au VII^e siècle, elle passe pour être l'une des plus anciennes églises de Bayeux.

C'est ici que les offices publics de la paroisse de la cathédrale (paroisse Saint-Sauveur), se déroulèrent de la fin du XII^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e siècle, pour ne pas troubler les célébrations ayant lieu dans le chœur de la cathédrale réservé aux membres du clergé. L'église est détruite en raison de sa vétusté en 1676. La demeure médiévale voisine servit quant à elle à la fonte des cloches jusqu'au XVIII^e siècle.

Face à l'entrée de l'église se trouvait le cimetière paroissial (C) le plus important de la cité. Probablement implanté dès le XI^e siècle, il fut abandonné en même temps que l'église Saint-Etienne.

Dans l'espace compris entre la cathédrale et l'église, une porte (D) permettant d'accéder à la cour intérieure de l'ancien palais épiscopal fut construite au début du XVI^e siècle. Destinée au passage des processions, seul le clergé avait le privilège d'en franchir le seuil.





04 - Le doyen du chapitre



Le doyen du chapitre, un ecclésiastique de haut rang

A la fin du Moyen Age, 48 chanoines, membres du clergé attachés à la cathédrale, formaient l'assemblée (ou chapitre) constituant le conseil de l'évêque. Le doyen, premier dignitaire du chapitre, était par ses prérogatives le second personnage du diocèse. L'organisation des abords de la façade sud de la cathédrale témoigne de son statut privilégié.

Le portail du transept, élevé à la fin du XIII^e siècle, lui était réservé. Il ne le franchissait que deux fois dans sa vie : le jour de sa nomination et celui de ses obsèques. Une seconde entrée destinée à tous les fidèles est aménagée sous un porche entre les chapelles latérales de la nef.

Le tympan du portail du doyen est consacré à la vie de saint [Thomas Becket](#) (1117-1170), archevêque de Cantorbery, dont la famille est d'origine normande. Il relate de bas en haut la brouille du prélat avec le roi Henri II Plantagenêt le contraignant à s'exiler en France, puis, après son retour en Angleterre, son assassinat par des fidèles du roi et enfin, la repentance d'Henri II devant son tombeau.

Depuis le XIII^e siècle, un manoir réservé à l'usage du doyen s'élève face à ce portail. L'actuelle résidence date de la première moitié du XVIII^e siècle.

Le porche d'entrée, de la deuxième moitié du XVII^e siècle, est surmonté d'un fronton extérieur portant les armes de l'évêque Nicolas-Pierre Didiot (1856-1866), prélat à qui l'on doit la restauration de la tour centrale de la cathédrale. Ces armoiries rappellent que l'hôtel du doyen devint la résidence ordinaire de l'évêque de 1806 à 1905. Il abrite aujourd'hui la salle des mariages et des salons de réception.





05 - Le parvis de la cathédrale



Un chef-d'oeuvre de l'architecture médiévale normande

Les parties les plus anciennes de la cathédrale romane datent de l'épiscopat de l'évêque Odon (1050-1097), demi-frère de Guillaume le Conquérant. L'édifice consacré le 14 juillet 1077 est gravement endommagé en 1105 au cours des combats que se livrent les fils du duc de Normandie et roi d'Angleterre pour la succession au trône. A partir de cette époque, la cathédrale redevient un vaste chantier qui ne s'achève qu'à la fin du Moyen Âge.

L'édifice gothique que nous voyons aujourd'hui enveloppe la cathédrale romane primitive. On remarque ainsi sur les parties hautes des deux tours occidentales des ouvertures romanes en plein cintre du début du XII^e siècle.

Les autres éléments de la façade ne font qu'habiller le massif originel et témoignent du rayonnement qu'exerce à partir de la fin du XII^e siècle le style gothique emprunté à l'Île de France.

A droite du parvis et surplombant une boutique nommée la lanterne, s'élève une cheminée du XIII^e siècle. Il s'agit d'un des plus anciens vestiges architecturaux appartenant à une demeure privée bayeusaine.



Epoque romane

- A/ Structure interne des tours (fin du XI^e siècle)
- B/ Baies en plein cintre dans les parties hautes (fin du XII^e siècle)

Epoque gothique

- C/ Contreforts (XII^e-début XIII^e siècle)
- D/ Flèches gothiques (début du XIII^e siècle)
- E-F/ Galerie de 10 évêques (E) et grande baie dédiée à la vie de la Vierge (seconde moitié du XIII^e siècle) (F)
- G/ Portail constitué de cinq baies surmonté d'une tribune avec médaillon d'un donateur (fin du XIII^e siècle)
- 1- Scènes sculptées de la Passion du Christ
- 2- Scènes sculptées du Jugement Dernier
- 3- Tympan autrefois consacré à la Vierge (Notre Dame), détruit à la fin du XVIII^e siècle. Porte de style Louis XVI.





06 - L'esplanade Flachat



L'esplanade Flachat, les dépendances du chapitre

L'ensemble cathédral se prolonge au nord par différents bâtiments affectés à l'usage du chapitre (membres du clergé de la cathédrale).

Le bâtiment adossé à la tour nord est la salle capitulaire, lieu de réunion du chapitre. Datant de la fin du XII^e siècle, sa partie supérieure située au niveau de la rue est réaménagée au cours des XIV^e-XV^e siècles. Accessible uniquement de l'intérieur de la cathédrale, elle repose sur une salle basse ouvrant quant à elle sur la cour située en contrebas.

Dans son prolongement, on trouvait jusqu'à la fin du XIX^e siècle deux édifices également affectés au chapitre. Ils abritaient la chambre du conseil (tribunal ecclésiastique), le chartrier et un grenier. La fenêtre du XII^e siècle qui a été replacée sur un mur aveugle en haut des escaliers en est le seul vestige conservé.

En contrebas, au centre de la cour autrefois entourée d'un cloître, est implantée la bibliothèque du chapitre édiée entre 1429 et 1436. Au-delà, appuyée sur le transept nord, se situe la sacristie de la cathédrale, bâtiment néo-gothique édifié en 1900.

L'ensemble cathédral était autrefois invisible de la rue. Celle-ci était bordée par de petits magasins (les soppes), propriétés du chapitre loués à des particuliers. Il s'agissait de maisons peu profondes de deux ou trois étages, détruites dans la deuxième moitié du XIX^e siècle afin d'élargir la rue. Le marquage au sol en évoque aujourd'hui l'emplacement.

En face, la maison d'Adam et Eve (fin du XV^e siècle) abritait elle-même d'anciennes échoppes au rez-de-chaussée. Remarquable par son décor sculpté, elle accueille aujourd'hui le « Conservatoire de la dentelle », atelier d'art qui poursuit une tradition dont l'origine remonte à Bayeux à la fin du XVII^e siècle.





07 - La rue de la Maîtrise



Des manoirs du Moyen Âge

Cette rue sinueuse, autrefois appelée « rue de la mère église allant au chaste » puisqu'elle joignait la cathédrale à la principale entrée du château, a conservé son tracé d'époque médiévale. Son nom actuel remonte au XVI^e siècle, lorsque la maîtrise de la cathédrale (école de chant sacré) s'installe dans cette rue.

A l'origine, les membres du clergé de la cathédrale (chanoines) étaient tenus de vivre en communauté. Cependant, dès la fin du XII^e siècle, ils abandonnent les règles de la vie commune et habitent dans des maisons particulières appartenant au chapitre. Ainsi, les rues proches de la cathédrale furent jusqu'à la Révolution leur lieu de résidence privilégié (les impasses Prud homme et Glatigny, les rues des Chanoines et de la Maîtrise).

Une ancienne maison canoniale (demeure de chanoine) est installée au n°11 de cette rue. Cette habitation de pierre, l'une des plus anciennes de Bayeux, date du XIV^e siècle. Les fenêtres à décor trilobé de l'étage ainsi que la guirlande de quadrilobes courant sous la toiture sont caractéristiques de cette période. Ce dernier motif, apparaissant au XIII^e siècle dans l'architecture religieuse, se développe parallèlement au XIV^e siècle dans le domaine civil.

En face, au-dessus des toitures du n°14, s'élève le pignon d'une autre maison appartenant au chapitre depuis le XIII^e siècle (noter les ouvertures ogivales). Celle-ci est transformée au milieu du XVIII^e siècle en grenier à sel, entrepôt où les Bayeusains devaient obligatoirement se fournir en sel et acquitter la taxe de la gabelle.

Une dernière maison canoniale du XIII^e siècle est à signaler au n°15. La façade est ici renforcée par des contreforts encadrant de grandes fenêtres ogivales qui suggèrent la présence d'une chapelle privée.





08 - Du château à la place publique



Le souvenir du château médiéval

A l'emplacement de cette place se situait autrefois le château de Bayeux. Edifié selon la tradition vers 960 par le troisième duc de Normandie Richard I^{er}, il est démantelé sur ordre du roi Louis XVI à partir de 1773.

Le château était implanté dans l'angle sud-ouest de l'enceinte fortifiée de la ville. Lors de sa démolition, un certain nombre de vestiges de monuments gallo-romains ont été retrouvés dans ses fondations. Ils témoignent de l'antiquité des remparts édifiés à la fin du III^e siècle à l'aide de matériaux de récupération.

Nous avons peu d'informations sur l'histoire du château : de rares représentations figurées et quelques descriptions. Son occupation au sol est quant à elle bien connue (voir plan ci-contre) : 1/Tour Renaulde ; 2/Tour par devers les champs (porte fortifiée) ; 3/Hôtel du châtelain ; 4/Tour neuve ou du Cornet ; 5/Chapelle Saint-Ouen ; 6/Tour par devers Saint-André ; 7/Logement de la garnison ; 8/Tour carrée par devers Saint-Nicolas ; 9/Tour devers la chapelle du fossé ; 10/Tour d'après la porte ; 11/Porte d'entrée principale avec pont-levis ; 12/Grande tour carrée de devers la Poterie ; 13/Grand manoir ; 14/Cuisine ; 15/Etable, écuries, appentis

Une construction encore existante aujourd'hui est à associer au château : l'hôtel du Gouverneur (10 rue Bourbesneur). Edifice des XV^e-XVII^e siècles, il accueille à partir du milieu du XVIII^e siècle l'officier royal responsable de la défense de la ville, contraint d'abandonner la forteresse alors trop vétuste.

L'espace laissé libre par le château n'est aménagé en place publique qu'au début du XIX^e siècle. La plantation de 100 tilleuls en 1840 marque l'aboutissement du projet. La fontaine au centre de la place est érigée en 1888. La statue de jeune femme qui la surmonte est réputée représenter Popée, fille de Béranger comte de Bayeux et épouse du chef viking Rollon, premier duc de Normandie.





09 - Le Général de Gaulle à Bayeux



Une page de l'histoire contemporaine

Le 6 juin 1944, les troupes alliées débarquent sur les plages du Bessin. Dès le lendemain, Bayeux est libérée par les troupes britanniques. Au coeur des combats, la cité est, avec Honfleur, la seule ville de Normandie à avoir été totalement épargnée par les destructions.

Dès le 14 juin, le Général de Gaulle arrive de Londres et se rend à Bayeux où il est accueilli par une foule en liesse jusque sur cette place où il s'adresse aux Bayeusains. C'est pour lui l'occasion d'affirmer la présence de la France parmi les troupes de libération et de rétablir la légalité républicaine sur le sol national. Il confie l'administration des territoires libérés à un commissaire régional de la République.

Entouré de son équipe, ce dernier s'installe dans l'Hôtel de la sous-préfecture édifié sur le côté sud de la place au cours des années 1860. Bayeux devient ainsi, jusqu'à la libération de Paris le 25 août, la capitale administrative de la France.

Une stèle, à l'est de la place, commémore l'allocution que le général de Gaulle adresse à la population en ce lieu en 1944. Son inauguration, le 16 juin 1946, est l'occasion pour lui de prononcer un second discours, cette fois-ci historique pour les institutions de la France contemporaine. Il y présente en effet les bases de la constitution de la V^e République qui n'est adoptée dans les faits qu'en 1958.

Il évoque également à cette occasion les événements de juin 1944 en ces termes : Dans notre Normandie glorieuse et mutilée, Bayeux et ses environs furent témoins d'un des plus grands affrontements de l'Histoire. Nous attestons qu'ils en furent dignes. C'est ici que, quatre années après le désastre initial de la France et des Alliés, débuta la victoire finale des Alliés et de la France... En même temps, c'est à Bayeux que réapparut l'Etat Légitime . [Le Musée mémorial de la Bataille de Normandie](#) rend compte dans le détail de ces événements.





10 - Un monastère manufacture de porcelaine



La porcelaine de Bayeux

L'ensemble de bâtiments situé à l'angle sud-ouest de la place appartient à un ancien couvent de Bénédictines (XVII^e-XVIII^e siècles) transformé en manufacture de porcelaine au début du XIX^e siècle.

Fondée en 1646, la communauté des Bénédictines de Bayeux s'installe à l'extérieur de la ville, au pied des remparts. Durant la Révolution, les religieuses sont expulsées de leur monastère et ne reprennent la vie communautaire qu'en 1806. Elles sont alors contraintes de s'installer dans une nouvelle résidence (entrée actuelle du couvent rue Saint-Loup).

Leur ancien monastère devenu trop vétuste pour servir d'habitation est transformé en 1812 en manufacture de porcelaine, entreprise qui maintient son activité jusqu'au milieu du XX^e siècle. Tout d'abord très modeste et n'employant qu'une dizaine d'ouvriers, l'industrie se développe rapidement jusqu'à compter vers 1870 cent quarante employés.

En un siècle et demi, trois familles se succèdent à la tête de la manufacture, les Langlois, les Gosse et enfin les Morlent.

Elles s'attachent à produire une porcelaine raffinée permettant d'inscrire durablement le « Bayeux » dans l'histoire des arts de la table, tout en développant une gamme de produits utilitaires variés dont les plaques de rues encore en place à Bayeux sont un magnifique exemple.

À partir des années 1880, la manufacture, entrée dans l'ère industrielle, s'oriente parallèlement vers la production de pièces destinées à l'équipement des laboratoires de chimie, lui valant alors une renommée internationale.

Depuis sa fermeture le 31 juillet 1951, toute trace d'activité porcelainière a certes disparu, mais le [Musée d'Art et d'Histoire Baron Gérard](#) vous invite à en découvrir toute la richesse au travers des riches collections.





11 - La dentelle à Bayeux



Une industrie très discrète

Si l'activité dentellière s'est très tôt répandue à travers toute la ville, on trouve autour de cette place deux sites parmi les plus marquants de son histoire.

C'est grâce à l'arrivée de quelques religieuses de la Providence de Rouen à la fin du XVII^e siècle que le travail de la dentelle aux fuseaux se développe à Bayeux. Les soeurs ont en charge au XVIII^e siècle deux établissements de charité destinés à offrir du travail aux jeunes filles pauvres.

L'un d'entre eux, l'institution de la Poterie, implantée juste à côté de la sous-préfecture, verra son activité se prolonger sous la direction des religieuses jusqu'en 1905.

La production dentellière, tout d'abord étroitement encadrée par le monde religieux, se développe après la Révolution sous l'impulsion des négociants. Vers 1830, on dénombre une vingtaine d'entreprises qui emploient près de 15 000 dentellières dans l'arrondissement. La ville est alors l'un des plus importants centres dentelliers d'Europe.

C'est probablement à la Maison Lefébure, installée de 1890 à 1915 de l'autre côté de la place, au n°35 de la rue Général de Dais, que la dentelle doit ses véritables lettres de noblesse, par la qualité et l'originalité de ses créations, au moment même du déclin de l'activité artisanale concurrencée par la production mécanique.

C'est également à cette maison qu'elle doit le maintien, jusqu'en 1973, d'une école dentellière à Bayeux. Depuis, la sauvegarde du savoir-faire est confiée au Conservatoire de la dentelle (6, rue du Bienvenu). Placé sous la direction d'un maître d'art, ce lieu d'initiation et de formation a également renoué avec la tradition de recherche et de création.





12 - La rue Général-de-Dais



Belles demeures à l'ombre du poète

Les plaques en porcelaine apposées sur les hôtels particuliers de ce quartier résidentiel jalonnent un parcours architectural où toutes les époques depuis le Moyen Age sont représentées.

A l'entrée de la rue, la statue d'Alain Chartier (1385-1433) évoque ce Bayeusain, poète renommé, secrétaire des rois Charles VI et Charles VII au temps de la guerre de Cent Ans. L'impasse Saint-Nicolas abrite quant à elle les vestiges d'une ancienne église du XIV^e siècle dont il ne reste plus aujourd'hui que le transept nord.

Bayeux compte encore de nombreux manoirs de la fin du XV^e et du XVI^e siècles mais rares sont ceux qui, à l'image de l'hôtel de Colombiers au n°9, possèdent un décor Renaissance de la première moitié du XVI^e siècle.

Les habitations de cette rue présentent fréquemment un aspect composite en raison de remaniements successifs. Il en va ainsi du n°18, demeure du XVII^e siècle à haute toiture élancée qui conserve au rez-de-chaussée un portail du XV^e siècle.

C'est au XVIII^e siècle que les plus imposantes demeures sont édifiées. Côté pair, elles sont adossées sur les anciens remparts de la ville à l'image de l'Hôtel de Castilly, au n°10, qui est le meilleur représentant de l'architecture classique bayeusaine de la première moitié du XVIII^e siècle. C'est dans cet hôtel qu'une réception fut donnée en 1782 en l'honneur de la [comtesse du Barry](#), ancienne favorite du roi Louis XV. Au n°14, l'Hôtel de la Tour du Pin illustre quant à lui le style Louis XVI, en vogue à la fin du XVIII^e siècle.

Parmi les édifices du XIX^e siècle, la chapelle de l'ancienne maison des soeurs de la Miséricorde, édifiée en 1863 (aujourd'hui presbytère), est l'un des rares exemples bayeusains d'architecture religieuse néogothique.





13 - Le rempart antique et médiéval



Une enceinte intégrée au paysage urbain

Fondée à l'époque gallo-romaine, au I^{er} siècle de notre ère, Bayeux porte d'abord le nom d'Augustodurum. Dès le III^e siècle, elle se dote d'une enceinte fortifiée pour se protéger des raids barbares. La fortification ne sera progressivement démantelée qu'au cours du XVIII^e siècle.

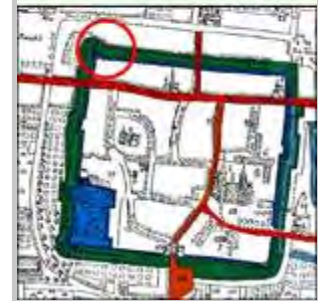
Les remparts antiques, plusieurs fois restaurés, sont une dernière fois remaniés au XIV^e siècle au cours de la Guerre de Cent Ans. Ils suivent encore à cette période un tracé hérité de la muraille romaine. L'enceinte, d'une superficie de 16 hectares, était renforcée par quatre tours rondes placées dans les angles et huit tours carrées réparties sur ses différents murs. Enfin, 4 portes fortifiées permettaient d'entrer ou de sortir de la ville.

De tous ces éléments, la tour de l'angle nord-ouest est le seul vestige encore en place de nos jours, visible sur votre droite. Bien que remaniée, la structure médiévale est encore parfaitement identifiable.

Le mur qui se développe sur près de 200 mètres à partir de la tour est en fait une partie du rempart nord de la ville sur lequel se sont appuyées de nombreuses maisons à l'intérieur de l'enceinte. Le parking actuel correspond quant à lui au tracé des fossés extérieurs.

Les passages aujourd'hui aménagés dans l'enceinte sont des créations modernes qui permettent de communiquer avec la rue principale. Du côté nord, la porte du Pont aux Vaches, située dans l'axe de l'actuelle rue Genas-Duhomme, était le seul accès à la cité.

Quelques éléments des remparts sont encore visibles dans d'autres secteurs de la ville, notamment au n°8 de la rue Larcher ou au n°10 de la rue Bourbesneur.





14 - Le grand hôtel d'Argouges



La résidence urbaine d'une noble famille normande

La grande rue actuelle est depuis l'époque gallo-romaine l'axe principal de la cité. Au Moyen Age, on dénombreait sur son tracé à l'intérieur de l'enceinte trois églises paroissiales accompagnées de leur cimetière (Saint-André, Saint-Malo et Saint-Martin). Si ces édifices ont aujourd'hui disparu, nombre de demeures médiévales sont encore préservées.

Il en va ainsi du grand hôtel d'Argouges construit au sortir de la Guerre de Cent Ans dans la seconde moitié du XV^e siècle. Cette époque est marquée par une évolution décisive au niveau architectural, la pierre l'emportant progressivement sur le bois. Dans ce contexte, cet édifice présente un double intérêt, tout d'abord par sa structure à pans de bois sur rue et en pierre sur cour, ensuite par son cycle décoratif à thématique religieuse.

La demeure appartenait à la famille d'Argouges, célèbre dans la région car plusieurs de ses membres se sont illustrés de manière parfois héroïque dans l'histoire de Bayeux et du Bessin depuis le XI^e siècle. Elle possédait d'autres propriétés dans la ville, tel l'hôtel d'Argouges-Gratot (n^{os} 60-62 rue St Malo), ou encore, dans les environs immédiats, le manoir d'Argouges à Vaux-sur-Aure où se situait le fief familial.

Jacques, seigneur d'Argouges et panetier du roi, a l'honneur d'accueillir en 1532 dans son hôtel de Bayeux le roi François I^{er} accompagné de son fils (le futur Henri II) et de la cour.

Suite à ce passage royal, les propriétaires de la maison voisine au n^o6, toute en pierre de taille, reçurent au milieu du XVI^e siècle l'autorisation d'ornez leur façade de fleurs de lys et d'hermines. Les traces en forme de losange encore aujourd'hui visibles sur la façade en sont les ultimes vestiges.





15 - La rue Franche



Manoirs à tours et hôtels particuliers

Dans cette rue se côtoient des hôtels particuliers de toutes les époques. On y rencontre notamment plusieurs manoirs à tour de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècles, édifiés peu après la Guerre de Cent Ans. Cette période de paix et de prospérité retrouvée se traduit par la construction de nouvelles demeures très stéréotypées dans leur organisation. La ville en compte encore une soixantaine.

Les maisons à pans de bois, telles les n^{os} 1-3 (fin XIV^e - début du XV^e siècle), disparaissent progressivement au profit de ce nouveau modèle architectural (n^{os} 5 et 18).

Désormais, le corps de logis, vaste quadrilatère entièrement en pierre, se développe sur deux ou trois niveaux. Une tour en pierre, adossée à l'habitation, renferme l'escalier à vis qui permet de desservir les différents étages jusqu'aux combles. Polygonale jusqu'à cette hauteur, elle est ensuite surmontée d'une pièce carrée. Celle-ci est accessible par un petit escalier généralement dissimulé dans la structure de la tour.

La position de la tour par rapport au corps de logis est le reflet de l'organisation intérieure des manoirs. Elle peut être tout d'abord située à l'extrémité du bâtiment (n^o 18, fin du XV^e siècle), desservant l'unique pièce de chaque étage comme c'est le cas de la plupart des maisons du Moyen Âge. Plus tardivement, elle est placée au centre de la façade et alignée sur un mur divisant chaque niveau en deux pièces (n^o 5, début du XVI^e siècle).

La rue Franche faisant partie intégrante du quartier résidentiel de la noblesse et de la bourgeoisie, de nombreux hôtels particuliers des XVII^e et XVIII^e siècles en jalonnent également le parcours. Les plaques en porcelaine apposées sur les façades et les portails signalent ceux qui méritent une attention particulière.





16 - La rue des Cuisiniers



Une vieille hostellerie à pans de bois

Au Moyen Age, la pierre est un matériau réservé à une clientèle fortunée. L'architecture à pans de bois est d'usage courant, qu'elle soit de bois et de pierre ou, pour les plus modestes, de bois et de torchis.

Au niveau de leur agencement, ces maisons souvent à plusieurs étages, à l'image de celle qui se situe à l'angle de la rue des Cuisiniers, reposent sur un rez-de-chaussée en pierre destiné au commerce. Cette disposition vise à isoler les pans de bois de la remontée de l'humidité du sol.

Pour lutter efficacement contre le ruissellement des eaux de pluie et protéger les matériaux de construction fragiles, les étages sont en encorbellement, c'est-à-dire en surplomb les uns par rapport aux autres. Face au manque chronique d'espace à l'intérieur des villes fortifiées du Moyen Age, cet ordonnancement permet aussi d'agrandir les pièces sans avoir à occuper plus de surface au sol. Le principal inconvénient est d'augmenter la promiscuité entre les maisons et donc de favoriser la propagation des incendies.

Ainsi, pour des raisons de salubrité et de sécurité, les échevins de Bayeux interdisent la construction de maisons à pans de bois au milieu du XVII^e siècle.

Les artisans du Moyen Age avaient l'habitude de se regrouper par profession dans un même quartier. C'est le cas des cuisiniers et rôtisseurs qui s'installent en nombre dans cette rue menant à la cathédrale.

En face, rue Saint-Martin, on trouve le portail de l'ancienne halle aux viandes de la ville (fin du XVIII^e siècle). Au Moyen Age, bouchers et bouchères représentent la profession la plus puissante de Bayeux. La halle aux viandes ou « halle à la chair », alors adossée aux remparts, constitue avec la halle aux pains, la halle aux poissons et la halle aux grains l'un des principaux marchés couverts de la ville.





17 - Le quartier du pont Saint-Jean



Une halle sur un pont

Ce secteur correspondant à l'une des entrées principales de la ville a entièrement été réaménagé à la fin du XVIII^e siècle à partir de la maison du Cadran (n°6 rue Saint-Martin) jusqu'à l'angle de la rue des Teinturiers. Les grands travaux ont porté sur la reconstitution du carrefour entre l'artère principale et la rue longeant les fossés extérieurs de la ville (rues Larcher et Maréchal Foch). Le caractère défensif disparaît alors au profit d'un vaste projet d'urbanisme civil.

L'écroulement en 1759 de l'une des tours de la porte Saint-Martin située à l'extrémité de la grande rue a entraîné cette reconstitution. Elle débute par la reconstruction dès 1762 de l'église paroissiale située à proximité immédiate (au n°6 de la rue Saint-Martin). Elle est vendue pendant la Révolution à un quincaillier qui la transforme en 1794 en habitation. Il habille la façade sur rue d'une ornementation de style Louis XVI avec en son centre un cadran solaire. Le balcon, chef-d'œuvre de la ferronnerie bayeusaine, couvre toute la largeur de l'édifice.

Les immeubles formant le nouveau carrefour font partie intégrante du réaménagement. Sur ces habitations, dont on doit noter l'homogénéité architecturale, les nombreuses fenêtres rebouchées témoignent du subterfuge trouvé par les propriétaires pour ne pas payer l'impôt sur les portes et fenêtres mis en place à la Révolution et qui n'est supprimé qu'en 1917.

Les travaux se poursuivent de part et d'autre du nouveau pont enjambant l'Aure, dont la construction date de 1775. Ils se prolongent jusqu'à l'église Sainte-Madeleine transformée en habitations (n°5-13 rue Saint-Jean). Enfin, dans les années 1840 est élevée sur le pont la halle aux poissons, en remplacement du marché couvert installé dans ce quartier depuis la fin du Moyen Âge.





18 - Le quartier des tanneurs et des teinturiers



L'eau ressource essentielle

L'arrière de l'office de tourisme (ancienne halle aux poissons) correspond à l'un des anciens quartiers artisanaux des faubourgs de la cité. Ici, les rives de l'[Aure](#) témoignent par leur aménagement de la présence d'anciennes tanneries et teintureries.

La rivière jouait alors un rôle essentiel pour l'alimentation des ateliers et l'évacuation des déchets très polluants. Elle constituait également une source d'énergie indispensable dont les moulins bénéficiaient en premier lieu.

Parmi ces derniers, on trouvait les moulins servant à broyer les écorces de chêne pour en extraire le tanin, substance mise en œuvre pour rendre les cuirs imputrescibles. Les peaux, après nettoyage et épilage, macéraient dans de grandes cuves pendant plusieurs mois. Le travail du tanneur, dégageant une odeur fétide, s'achevait par le séchage des peaux ainsi traitées.

L'artisanat du cuir était très important à Bayeux jusqu'au milieu du XIX^e siècle, mais avec une moindre activité qu'à l'époque médiévale. Les tanneries bayeusaines florissantes jusqu'au XV^e siècle déclinèrent ensuite au profit d'un autre métier alors en plein essor : la teinturerie. Cette évolution trouve une traduction au XV^e siècle par le changement de nom de la rue de la Tannerie qui devient la rue des Teinturiers.

Les couleurs végétales les plus travaillées à Bayeux au Moyen Age étaient le jaune provenant de la gaude (plante cultivée dans le Bessin), le rouge extrait de la garance et le bleu obtenu à partir de la guède.

C'est dans ce quartier, au n°23 de la rue des Teinturiers, ancienne propriété d'un aïeul du célèbre peintre Toulouse-Lautrec, que Balzac séjourna chez sa sœur pendant deux mois en 1822. Bayeux inspira d'ailleurs l'écrivain pour certains de ses romans, tel "La femme abandonnée".





19 - La rue Saint-Jean



Un faubourg commerçant et industriel

Le nom de cette rue varia en fonction des époques, indiquant tout d'abord le caractère artisanal de ce quartier. Ainsi, au Moyen Age, sa partie inférieure porte le nom de rue aux Fèvres c'est-à-dire rue des artisans du fer. A partir du XVII^e siècle, elle devient la rue Saint-Jean, nom du saint patron de la paroisse de la ville la plus peuplée et la plus pauvre dont elle constituait le coeur.

On trouve dans la rue différents bâtiments remontant au Moyen Age, caractérisés par leur façade formée d'un haut pignon triangulaire (n^{os} 15-17-37). La plus imposante de ces demeures se situe au fond de l'impasse des n^{os} 51 et 53. Il s'agit d'un manoir de la fin du XV^e siècle. Il possède une puissante et haute tour d'escalier de forme carrée à laquelle est accolée à partir du deuxième étage une tourelle cylindrique. On trouve à sa base une tête sculptée, seule fantaisie de cette habitation qui est l'une des rares demeures monumentales du faubourg.

Un blason, orné d'un croissant de lune encadré de trois étoiles, placé au-dessus d'une fenêtre située à l'entrée de l'impasse, indique la présence en ces lieux d'une famille noble. Son identification reste un mystère ; il a cependant donné son nom à l'impressionnant manoir du fond de la cour.

La halle aux grains, implantée à l'angle de la rue aux Coqs, est formée d'un bâtiment datant de la première moitié du XIX^e siècle qui conserve le même emplacement depuis le Moyen Age. Le roi saint Louis, au XIII^e siècle, fit donation de la halle-aux-blés, aussi appelée Tripot, aux religieux chargés de la gestion de l'hôtel-Dieu (hôpital) qui en tiraient un revenu conséquent. C'est ici que se vendaient autrefois les céréales récoltées dans le Bessin, riche terroir agricole dont Bayeux est la capitale commerciale et administrative.





20 - Autour des Augustines



L'hôtel-Dieu, une pieuse fondation

L'hôtel-Dieu était au Moyen Âge, avec les léproseries des faubourgs, la principale institution destinée au soin des malades de Bayeux. Fondé au début du XIII^e siècle, il est implanté sur la rive nord de l'Aure comprenant outre de vastes bâtiments, un grand jardin clos de murs.

Nous sommes ici au cœur des anciens jardins affectés à l'hôtel-Dieu. Un bâtiment du début du XIX^e siècle, sur votre droite, servit jusqu'en 1905 de pensionnat. Sur l'esplanade lui faisant face, est placée une statue en bronze, évocation de la bienheureuse Catherine de Saint-Augustin, religieuse de la communauté des Augustines hospitalières de Bayeux. Née le 3 mai 1632 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, elle entre au monastère à l'âge de douze ans et demi et part dès 1648 rejoindre d'autres sœurs déjà établies au Canada où elles fondent l'hôtel-Dieu de Québec. Elle y décède en 1668.

Le chemin menant au musée de la Tapisserie, sur votre gauche, permet de pénétrer à l'intérieur de l'enceinte du couvent des Augustines hospitalières de Bayeux, communauté fondée en 1644 par Marie-Madeleine de La Hunaudière, une cousine de Catherine. Sa construction date de 1696. On en longe la façade sur une centaine de mètres. Il s'agit d'un vaste bâtiment de style classique d'une grande sobriété dans le prolongement duquel se situe la chapelle des religieuses, consacrée en 1701. Sa porte est ornée des armoiries de Monseigneur de Nesmond qui finança l'ensemble du projet.

En raison du nombre important de constructions religieuses et de restaurations entreprises sous son épiscopat (séminaire, hôtel-Dieu, hôpital général, couvents des Augustines, des Sœurs de la Charité-Notre-Dame, des Bénédictines, ou des Ursulines), ce prélat contemporain du roi Louis XIV s'est vu affublé du sobriquet d'« évêque à la truelle ».





21 - L'ancien séminaire



Un écrin pour la Tapisserie de Bayeux

Le [musée de la Tapisserie](#) est installé dans l'ancien grand séminaire de Bayeux, lieu de formation des futurs prêtres du diocèse de la fin du XVII^e siècle jusqu'en 1969. Depuis 1983, la célèbre Tapisserie, commanditée à la fin du XI^e siècle par l'évêque Odon pour la cathédrale, y est exposée.

La première pierre du séminaire est posée en 1693 par Monseigneur François de Nesmond, évêque de Bayeux. Le bâtiment possède la monumentalité d'un édifice de style classique, adapté par sa sobriété extrême à l'esprit animant la Contre-Réforme sous le règne du roi Louis XIV.

Il est installé à l'emplacement de l'ancien prieuré des chanoines réguliers de Saint-Augustin à qui est confiée au XIII^e siècle la gestion de l'hôtel-Dieu. Déchargés de cette mission sur décision de l'évêque de Bayeux, les religieux sont remplacés en 1644 par des Augustines.

Du prieuré supprimé en 1675, il ne reste plus aujourd'hui que la chapelle (à gauche dans la cour). Sa structure date du XIII^e siècle tandis que la décoration intérieure (vitreaux et stalles) est une recomposition du XIX^e siècle. Le célèbre érudit bayeusain Arcisse de Caumont (1801-1873), fondateur de l'archéologie française, considère qu'elle est pour la période gothique « après la cathédrale, le monument religieux le plus important de Bayeux ». Avec cette dernière, elle est au demeurant le seul édifice médiéval religieux de la cité encore en place dans son intégrité architecturale.

Face au portail extérieur, dans le prolongement du couvent des Augustines, se trouve l'ancien hôtel-Dieu (actuel hôpital). Jusqu'à sa reconstruction en 1823, subsistait encore la grande salle des malades du XIII^e siècle édiflée au-dessus de la rivière dans l'axe du pont enjambant l'Aure.

